

La Commune DE PARIS

Organe de regroupement et d'action révolutionnaire

66, Faubourg St-Martin ■ Tél. Botzaris 85-88 ■ Permanence tous les jours de 17 h. à 20 h.

Un serment n'a donné ni pain, ni paix, ni liberté.

“Qui a du fer a du pain”

LES NOTRES



Les armes et l'organisation, voilà l'élément décisif du progrès, le moyen sérieux d'en finir avec la misère.

Qui a du fer a du pain. On se prosterner devant les baionnettes, on balaye les cahots désarmés. La France, hériçonnée de travailleurs en armes, c'est l'avènement du socialisme.

En présence des prolétaires armés, obstacles, résistances, impossibilités, tout disparaît.

Mais pour les prolétaires qui se laissent amuser par des promesses ridicules dans les rues, par les plantations d'arbres de liberté, par des phrases sonores d'avocat, il y aura de l'eau bénite d'abord ; des injures ensuite, enfin de la mitraille ; et là misère toujours. Que le peuple choisisse !

Auguste BLANQUI.

Notre troisième page est consacrée à Auguste Blanqui.

LUTTES OUVRIÈRES

PAS DE COLLABORATION ! ACTION DIRECTE !

La course de l'économie française continue à baisser ; toutefois, par suite des répercussions de la reprise en Amérique du réarmement intensif, ainsi que par les nécessités qu'impose l'épuisement des stocks consécutifs à une longue crise, certaines branches de l'industrie marquent une légère reprise. D'où recrudescence de luttes grévistes dans diverses régions de France.

Les mouvements engagés n'ont triomphé que dans la mesure où le départ massif des travailleurs dans la voie de l'action directe a imposé la victoire. L'arrêt du travail n'est que la première phase d'une grève. Si les formes d'action quotidiennes ne dépassent pas les « négociations », si ces négociations ne sont pas conduites en combinaison avec une offensive contre le patronat, la grève traîne...

Chaque mouvement ne pourra suivre la voie de l'action directe que lorsque les ouvriers en grève garderont en main la direction de leur mouvement, créeront leur large comité de grève, éliront leurs délégués.

La tâche des militants révolutionnaires parsonnés est de donner dans chaque mouvement une impulsion pour la formation des comités à la base, débordant les routines, les manières, les manœuvres des « spécialistes » syndicaux, ouvrant un plus large champ à la lutte.

Menaces de réduction des allocations de chômage

La misère des couches montantes de chômeurs ne serait pas assez lourde. On parle en haut lieu de combiner plusieurs restrictions afin de diminuer de 25 p. 100 l'allocation globale de chômage.

(Lire la suite en 4^e page)

CINQ CENT MILLE PRÉFÈRENT SERMENT.

Faillite sur toute la ligne

Il faut une nouvelle direction de combat aux mains des travailleurs

Il faut une nouvelle politique à leur profit

Nouvel assaut parlementaire contre Laval. La bataille se présentait bien : le Front populaire avait dans le camp bourgeois un allié nouveau : Paul Reynaud, l'homme de la grande bourgeoisie exportatrice de Paris. On allait enfin casser les reins à Laval. Les lampions allaient illuminer.

Tout cela a pourtant échoué. Un demi-million d'hommes avait défilé le 14 juillet à Paris ; la province a connu des meetings et des démonstrations grandioses. Mais voyez-vous, l'Humanité et le Populaire vous le disent, on n'a pas pu « sauver le pays » parce que Laval a truqué le scrutin et qu'il s'est trouvé une trentaine de députés radicaux qui ont floué.

Echec sur les Ligues, sur la politique générale, sur les décrets-lois, sur la politique intérieure, c'est toujours la faute à quelques députés de mauvaise foi. Et que faut-il faire pour être heureux ? Se préparer à bien voter dans quelques mois.

Non, ce ne sont pas des députés, mais des couches sociales, qui ont fait faillite, et si elle continue, c'est à la catastrophe qu'on aboutira. Tant que les masses seront maintenues dans l'inaction, qu'elles ne meneront pas une action directe énergique pour des objectifs précis et en vue du renversement du régime capitaliste, il se trouvera des députés pour « manquer à leurs promesses », en réalité pour servir bel et bien les intérêts de la bourgeoisie. Il eût suffi de manifestations ouvrières à la Concorde et sur les boulevards pour que

le vote fût autre et que la Chambre fût sauter le ministre Laval.

Et maintenant ? Nous aurons peut-être un changement ministériel dans les semaines qui viennent et une nouvelle équipe peu différente de l'actuelle pour préparer les élections.

La campagne électorale aura son importance qui est d'intéresser aux problèmes politiques toutes les masses travaillées de ce pays et les révolutionnaires auront le devoir d'y faire connaître leur programme.

Mais, ce n'est qu'un petit côté de la question. Le salut des travailleurs est dans leur action, dans l'organisation de cette action pour que celle-ci soit constamment décidée et contrôlée par eux.

La politique du Front populaire est une politique de collaboration de classe. Le danger de la pénétration fasciste en est d'autant plus grand, la misère des masses, plus lourde. Il faut une nouvelle direction, une nouvelle politique : une direction aux mains des travailleurs, une politique à leur profit.

Pour cela, créer partout où faire se pourra, dans les usines, chantiers, casernes, maisons, villages, des comités de travailleurs, nommant leurs dirigeants, pouvant les remplacer à tout instant, décidant eux-mêmes leur action, ne la subordonnant pas aux nécessités, volontés et désirs des comités électoraux et des candidats de tout poil qui solliciteront les suffrages des travailleurs ! La masse des exploités ne brisera le joug capitaliste que par son action de classe !

NOTRE ENQUÊTE

UNITÉ ORGANIQUE ET NOUVEAU PARTI

La faillite du front populaire se précise aux yeux des masses. C'est aussi la faillite du P.C. et du P.S. Mais alors que faire, se demandent nombre de travailleurs. Le désarroi est grand. Les uns disent : il n'y a rien à faire, les autres : l'unité nous sauvera, d'autres : il faut un nouveau parti, sans compter toutes les pensées beaucoup moins précises qui circulent. Nous avons voulu permettre d'abord aux militants de parler. Notre enquête s'adresse à tous, à ceux qui nous nous adresseront directement et à ceux qui nous liront. Nous rappelons nos questions :

La question de l'unité organique du Parti communiste et du Parti socialiste et la question de la création d'un nouveau parti révolutionnaire sont mises à l'ordre du jour simultanément dans le mouvement ouvrier.

Quels rapports voyez-vous entre ces deux questions ? Elles-vous pour un nouveau parti révolutionnaire ? Et, dans l'affirmative, comment le concevez-vous et comment peut-il se réaliser ?

Les problèmes de doctrine, le problème de l'organisation internationale, les problèmes de tactique, chacun pourra les examiner à loisir.

Pour commencer, nous sommes allés à Saint-Denis. Non pour y interroger Doriot, qui donne trop volontiers sa prose à la presse bourgeoise, mais pour y questionner la camarade Claire Espérou. Présentons-la en quelques mots : la camarade Espérou militait depuis de longues années ; elle a adhéré au P.C. à Marseille, en 1921 ; elle y a été candidate à des élections législatives ; elle a été emprisonnée pour son action contre la guerre du Maroc. En 1934, lors de la crise du P.C., elle a suivi Doriot, mais il y a quelques jours, elle a été suspendue au rayon de l'Union à cause de ses divergences politiques.

Nous sommes allés à Saint-Denis, parce que nous avons là un condensé de ce qui se passe un peu partout : des classes ouvrières combattant, mais désorientées politiquement par les trahisons successives, traitées ouvertement de tous côtés ; des militants cherchant une issue le plus souvent dans les traditions révolutionnaires locales, hésitant ou se refusant à étendre leur horizon à l'échelle nationale et internationale. Et pourtant, c'est là la condition pour que Saint-Denis soit à l'avant-garde. Voici les déclarations de la camarade Espérou :

RÉPONSE de la camarade Espérou

J'ai été, dès le début, parmi ceux qui, un peu partout en France, se levèrent à l'appel de Doriot pour la réalisation de l'unité d'action, contre le sectarisme du parti communiste.

L'unité organique qui, dans notre esprit, devait venir ensuite et au travers de cette action commune, nous la désignons et la comprenons comme une unité révolutionnaire, c'est-à-dire comme l'inséparable nécessité de lutte contre le fascisme et la guerre ; contre le régime qui les engendre et que les masses révolutionnaires « unies » doivent détruire par des moyens révolutionnaires et remplacer par le socialisme mondial.

La fusion du P.C. et du P.S. nous semblait pouvoir donner naissance à un parti unique de combat, grâce au rapprochement des deux bases apportant l'une et l'autre des milliers d'éléments ouvriers dont le bloc en action chasserait les bureaucraties indésirables du P.C. et la partie réformiste du P.S.

(Lire la suite en 2^e page)

Que signifierait la dévaluation ?

Pour avoir vendu prématurément la peau de l'Auvergnat, les masses du Front Populaire sont dans la stupeur et ses chefs, recevant de ce qui devait abriter un dévouement en vacances, après la défaite. Or, voici six mois, ces mêmes chefs avaient, au lendemain d'une apparente victoire populaire, accepté non moins honteusement un ignominieux congédiement.

Si la pseudo-victoire a pu être suivie de quelques centaines de décrets-lois, quels seront les fruits de la réelle défaite ? Ainsi s'interroge et l'homme de la rue, et celui des champs, en leur réveil mélancolique assaisonné de projets et de papier timbré.

Inflation, déflation, dévaluation, revalorisation... mots barbares avec lesquels on jongle, ce qui évite d'en expliquer le contenu. En clair et en bref, notons simplement qu'il s'agit de transposer, sur le plan monétaire, les moyens de classe qui permettent au capitalisme de durer. Pour la position est quelque peu compliquée, car il leur faut permettre au capitalisme de durer en donnant aux masses ouvrières et paysannes des satisfactions verbales.

Au lendemain du « victorieux » 11 juillet, le capitalisme a réalisé par les voies « légales », une féroce compression des salaires. Pour les travailleurs, cela s'est appelé la politique de déflation, appliquée par décrets-lois. Les traitements et les petits revenus amputés, les salaires réduits et, par voie de conséquence, l'aggravation du chômage, de la misère et de la crise agricole, c'est la déflation à sens unique, la seule que fera un gouvernement bourgeois. Vous ne voudriez pas qu'il prononce, en contre-partie, la réduction

des prix de base malgré les trusts, celle des créances malgré les régents, celle des charges fiscales au moment où le budget bourgeois exige des moyens militaires et répressifs accrus.

Cette politique aboutit aujourd'hui à une situation aggravée. Le coût de la vie est plus élevé après les décrets-lois, qu'il n'était avant. En juin, l'indice des 29 denrées alimentaires est de 434 ; il s'établit à 443 en novembre.

La trésorerie est un gouffre sans fond puisque le budget ordinaire est alourdi d'un budget extraordinaire de 7 milliards pour les subventions aux Compagnies de chemins de fer et de navigation, ainsi qu'aux ministères et agriculteurs, puisqu'il a été nécessaire de recourir aux avances occultes des banquiers, puisqu'on devra recourir en 1936 à 12 milliards d'emprunts nouveaux... et probablement beaucoup plus.

Au bord de l'abîme interviennent alors les savants docteurs de l'économie capitaliste : Si vous amutez le franc en diminuant le poids légal de l'or qu'il contient, vous libérez une grosse quantité d'or à la Banque de France et obtenez d'elle un crédit correspondant. C'est la dévaluation. Une dévaluation de 30 0/0 mettrait instantanément à la disposition de l'Etat un crédit de 30 milliards... pour faire les élections, pour renflouer les entreprises capitalistes, pour embaucher quelques milliers de gardes mobiles...

Il est vrai que la dévaluation frapperait lourdement ceux qui ont des revenus fixes, et diminuerait le revenu réel des salariés, rentiers, commerçants et paysans. D'où discussions entre les partisans de la dévaluation du franc et les défenseurs de son intégrité.

Dans notre état bourgeois, l'intégrité du franc n'a pas empêché une aggravation inouïe de la situation des travailleurs, elle a hâté l'élimination des petites exploitations rurales et commerciales et facilité le regroupement des grandes entreprises capitalistes.

Dans ce même régime bourgeois, la dévaluation du franc mettra quelques milliards à la disposition de nos maîtres.

Vous en, en cette alternative, nous obligent à choisir entre l'écartèlement et la strangulation ?

Nous ne voyons d'autre issue que dans l'orientation révolutionnaire donnée à l'action des masses. Les masses doivent chasser les mandataires incapables qui les bercent depuis six mois, déléguer ses représentants directs, prendre le pouvoir.

Le pouvoir aux travailleurs, d'abord. Ils discuteront ensuite, à leur manière, de la déflation ou de la dévaluation.



La civilisation progresse en Ethiopie

Chronique de la "réconciliation française"

Les pêcheurs d'Honfleur sont en grève pour une augmentation de salaires. Tous les bateaux sont désarmés. 300 familles sont sans travail.

Au 30^e B.C.P. à Sarreguemines et au 8^e R.A.D. à Nancy, les officiers entreprennent la fouille des paquets, selon une circulaire secrète récente de Fabry relative aux lectures ou communications « subversives » des soldats.

A Roubaix, dans une usine de tissage, les ouvriers se sont mis en grève pour obtenir une augmentation de salaires.

coups de Gurin

Actualités au cinéma. — Les avions italiens bombardent Dessi, et Modigliani a le mauvais goût de nous montrer que les édifices de la Croix-Rouge ne sont pas exclus des points de chute. Rien à dire... c'était déjà la règle en 14-18.

Mais jamais, en 14-18, les G.O.G. respectifs, civils et militaires, n'avaient été bombardés.

A-t-on jamais vu Guillaume ou Nicolas Joffe ou Hindenburg, Palmiro Togliatti ou Joseph Staline par une rafale de projectiles interpellés ?

Le bombardement de Dessi, au moment où le négus s'y trouvait, constitue donc un précédent. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'une guerre, mais d'une campagne électorale, et Rome est inaccessible aux avions des « sauveurs ».

d'une semaine à l'autre

DANS LE MONDE

Le mouvement révolutionnaire en Amérique du Sud et en Amérique Centrale

Si le bourgeois français ignore la géographie, combien d'ouvriers révolutionnaires se trouvent également dans ce cas ? La Chine, qu'importe ! L'Amérique du Sud, il y a donc autre chose que des généraux sans troupes ? Eh, oui. Un mouvement ouvrier particulièrement important, beaucoup plus important que partout ailleurs, mais aussi où les forces révolutionnaires ont souvent mieux pu se défendre contre la corruption des dirigeants de la 11^e et de la 13^e Internationale.

De grandes grèves, des combats de rues, il y en a eu au Chili

1936

Etrennes des travailleurs : Un budget où sont entrés tous les décrets-lois. Les 2 ans.

Les lois super-acclérentes que les Ligues murgueront et que les révolutionnaires seuls connaîtront. La menace de guerre grandissante.

Et pour 1936, on leur promet de bonnes élections pour nommer de bons flouarnards, la réconciliation française, l'unité politique et syndicale pour l'union sacrée.

Mais 1936, c'est aussi l'année où à Brest et Toulon, la révolte ouvrière a éclaté.

Et 1936 sera — si les révolutionnaires se regroupent, se rassemblent, se montrent hardis, audacieux, s'ils savent apprendre les leçons de l'histoire — une année où dans les combats à l'exemple de Brest et Toulon, le drapeau de la révolution sera tenu dans des mains fermes et porté sur le chemin de la victoire.

PAR QUEL BOUT COMMENCER ?

Le regroupement des forces révolutionnaires

La réalisation des groupes d'Action révolutionnaire correspond à la volonté de regroupement des révolutionnaires épars dans les rangs ouvriers voulant améliorer leurs conditions de travail, les rendre cohérents dans les différentes branches de leur action par la solidarité de leur action menée et l'expérience de l'action menée est si vivace que déjà dans une douzaine d'arrondissements de Paris et des villes de banlieue des G. A. R. ont fait leurs premiers pas.

A peine les ont-ils fait que de divers côtés l'exclusive est jetée. « Le Populaire » lance, dans son numéro du 28 décembre, en ces termes une mise en garde :

MISE EN GARDE Aux socialistes de la Seine

Conformément au mandat qui lui a été donné par la Commission Exécutive, le bureau fédéral informe les militants qu'aucun membre du Parti ne doit adhérer aux groupes d'action révolutionnaires qui se sont constitués sur l'initiative du journal « La Commune » et qui, par leur action publique, propagent des mots d'ordre en opposition avec ceux du Parti socialiste (S.F.I.O.).

Cette mise en garde témoigne à la fois de notre développement et que la C.E. Fédérale considère comme en opposition avec les mots d'ordre du Parti S.F.I.O. l'action directe de classe contre le fascisme et la guerre.

Une information publiée dans notre dernier numéro, a déjà exposé dans quelles conditions avait été prise cette décision, contre l'extrême-gauche et la gauche de la Commission exécutive S.F.I.O.

(Lire la suite en 2^e page)



Celui qui n'est pas un maquignon

1805. BLANQUI L'ENFERMÉ. 1881

Sa vie

Contre une classe sans entrailles luttant pour le peuple sans pain, il est, vivant, quatre murailles. Mort, quatre planches de sapin. E. POTIER.

Né en 1805, Blanqui est étudiant à Paris dès 1824, sous le règne d'éloignement de Charles X.

Ses premières armes

Dans les luttes des étudiants contre le régime, dans les bagarres avec la police, il est bientôt au premier rang. Deux coups de sabre et une balle dans le cou sont sa récompense. Parti en province, il est arrêté pour la première fois à Nice par des autorités soupçonneuses.

Revenu à Paris, Blanqui participe aux journées de Juillet 1830 le fusil à la main.

Premières prisons

Louis-Philippe installé sur le trône, la lutte commence contre le nouveau régime. Blanqui est arrêté deux fois en 1831 ; en 1832 il passe en Cour d'assises. Accusé, il se fait accusateur et, pour avoir dénoncé la société de rapine, est condamné à un an de prison et deux cents francs d'amende.

Sorti de prison, il connaît le vieux Buonarroti, compagnon de Babouf et là se noue la filiation de Blanqui avec l'alle extrême de la Révolution française de 89. Huit nouveaux mois de prison en 1837.

En 1839, un dimanche après-midi, un millier d'insurgés conduits par Blanqui prennent l'Hôtel de Ville. L'aventure échoue. Blanqui est condamné à mort, puis à la détention perpétuelle et il est incarcéré au Mont Saint-Michel. Pendant quatre ans il connaît une réclusion terrible. Il est transféré à Tours, puis à Blois ; la Révolution de Février 1848 le délivre.

La révolution de 1848

En face des républicains et des socialistes bourgeois, Blanqui pose la terrible question sociale, à laquelle la Révolution de Février n'avait rien changé. Il organise les ouvriers dans les faubourgs. Il donne des « inculpations continuelles » au gouvernement, qui tente de le discréditer par un document policier. Bientôt, fin mai, Blanqui est arrêté. Quelques semaines plus tard, le 16 juin, c'est l'écrasement sanglant des ouvriers parisiens. La réaction triomphe.

L'internement à Belle-Ile

En 1849 Blanqui est condamné à dix ans de détention et enfermé à Doulians, puis transféré à Belle-Ile, véritable camp de concentration pour plusieurs centaines de révolutionnaires, avec toute sa vie d'isolement et de misère.

En avril 1853 Blanqui s'entend avec un ami. Il est trahi avant de pouvoir quitter l'île et c'est une captivité plus dure que jamais. Il est transféré à Ajaccio en 1857 dans une prison terrible, et n'est libéré, enfin qu'en 1859. Il part pour Londres, alors refuge des révolutionnaires émigrés.

Lutte contre l'Empire

Blanqui rentre clandestinement en France, prépare un journal contre l'Empire. Il est seul ? Il achète sept presses à imprimer, prépare 25.000 adresses de sa main, tout en déjouant les poursuites de la police. Des tracts, des brochures

circulaient. Il est bientôt incarcéré pour quatre ans à Sainte-Pélagie. Il s'entend en août 1865, coiffé d'une perruque blonde. Le lendemain il est en Belgique. C'est de là qu'il organise, avec le concours de ses amis et grâce à des voyages clandestins à Paris, une société secrète, qui compte jusqu'à 2.500 membres.

Blanqui rentre définitivement à Paris après les premiers jours de 1870. Les défaites militaires de l'Empire commencent. Blanqui organise avec ses amis, le 14 août 70, la prise d'une caserne de pompiers, boulevard de la Villette, voulant donner le signal de la révolte contre l'Empire. Cette entreprise échoue.

Chute de l'Empire

Le 4 septembre, effondrement de Napoléon III. Blanqui dénonce l'incapacité du nouveau gouvernement. Le 31 octobre des bataillons de la garde nationale s'emparent de l'Hôtel de Ville et font prisonnier le gouvernement. Un Comité provisoire est élu. Blanqui en est. Cette affaire échoue aussi. Blanqui part pour la province. Le 9 mars il est condamné à mort, il est bientôt arrêté. Le 18 mars les ouvriers parisiens s'emparent de la ville, c'est la Commune. Thiers tenait Blanqui et il le met au secret le plus rigoureux, au fond de la province.

Loin de la Commune

Des négociations ont lieu pour échanger Blanqui contre les étages de la Commune, contre l'archevêque de Paris. Thiers refuse. « Rendre Blanqui à la Commune, c'est lui donner plusieurs bataillons ». C'était surtout lui donner une tête. Quant à Thiers, il n'avait que faire de l'archevêque !

La Commune écrasée, Blanqui est enfermé au large de Morlaix, sur un rocher sauvage battu des vagues, où toute une garnison le surveille. Il est conduit ensuite à Clairvaux, où c'est l'« ensoleillement vivant ». Il ne sera libéré qu'en 1879.

Libre à soixante-quinze ans...

Libre, il reprend, malgré ses soixante-quinze ans, sa vie de lutte et combat l'opportunisme qui règne dans les rangs ouvriers.

Fin décembre 1880, au sortir d'une réunion où il dénonce le drapeau tricolore, il est terrassé par une congestion cérébrale. Il meurt le 1^{er} janvier 1881. Dans une vie de soixante-seize ans, il était resté quarante ans en prison.

Faits et documents

Maurice DOMMANGET

AUGUSTE BLANQUI

A BELLE-ILE

Prix : 15 fr.

C'est une édition récente de LA LIBRAIRIE DU TRAVAIL, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris (10^e)

Chèque postal : Paris 43-08

Son enseignement



LS l'ont gardé derrière les murailles de leurs prisons pendant quarante années de sa vie. Les oppresseurs savent reconnaître leurs ennemis. En poursuivant Blanqui de leur haine féroce, ils ne se trompaient pas.

Blanqui dénonça la société de rapine, l'Etat bourgeois — monarchie ou république —, qui est une garnierie des riches contre les pauvres, le Parlement « ramassis de nullités et d'égoïsmes ».

Blanqui dénonça aux prolétaires les bourgeois déguisés en socialistes,

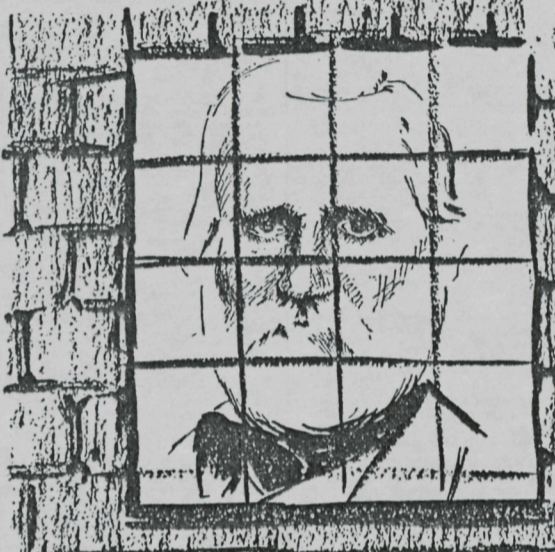
ger les erreurs de Blanqui des enseignements et de l'exemple précieux qu'il apportait à la Révolution.

Bernstein, le père spirituel du réformisme social-démocrate, accusa, dès 1898, Marx et Engels de blanquisme.

Ce fut bientôt l'accusation la plus courante des libéraux bourgeois contre les socialistes, des réformistes contre les révolutionnaires : Lénine la subit souvent de la part des menchévicks.

Aujourd'hui encore, c'est l'accusation des Lebas, Paul Faure et Thorez contre ceux qui veulent opposer à la bourgeoisie autre chose que des phrases creuses.

En jetant l'anathème contre le



les Ledru-Rollin, les Louis Blanc, « jongleurs » qui n'ont que « pipeaux et mensonges » pour les ouvriers.

Face aux théoriciens du cabinet, Fourier, Cabet ou Considérant, Blanqui montra aux opprimés la nécessité de la lutte pour le pouvoir politique, première étape vers la transformation sociale.

Pas d'autre voie pour assurer l'avenir des opprimés, pour sortir la société de l'ornière que l'a pressé du pouvoir par les ouvriers.

Pas d'autre voie pour prendre le pouvoir que l'organisation des prolétaires, leur armement, la lutte implacable, avec ses nécessités et ses riges.

Telles sont les grandes leçons de Blanqui.

Son erreur, ce fut de détacher l'insurrection de la révolution, de croire que les règles militaires de l'insurrection étaient suffisantes pour assurer le succès.

Héritier de l'alle extrême de la Révolution française, de Babeuf et de Buonarroti, Blanqui fut un ardent patriote dans une période où le patriotisme était la tradition de combat des Jacobins, non la capitulation d'aujourd'hui ; aussi, ceci ne l'arrêta pas dans sa lutte sans merci contre le régime bourgeois.

Marx, pour qui Blanqui était en 1848 « le véritable chef du parti prolétarien en France », sut déga-

blanquisme, les réformistes de tout genre ne condamnent pas les erreurs de Blanqui. Non ! Ce qui leur fait dresser les cheveux sur la tête, c'est précisément les leçons les plus précieuses de Blanqui : la nécessité de se préparer pour la lutte implacable, l'étude scrupuleuse et la préparation systématique de l'insurrection.

C'est de ces leçons que doivent se pénétrer les travailleurs de France. En face d'un Front populaire de recule et d'alliance avec les bourgeois radicaux, en face de la grande réconciliation française, les enseignements de Blanqui, enrichis des leçons de Marx et de Lénine, les rendront invincibles.

La transmission héréditaire du sol et des capitaux place les citoyens sous le joug des propriétaires. Ils n'ont d'autre liberté que celle de choisir leur maître : « les riches font travailler les pauvres ». A peu près, en effet, comme les planteurs font travailler les nègres ; il y a seulement un peu plus d'indifférence pour la vie humaine, car l'ouvrier n'est pas un capital à ménager comme l'esclave. Sa mort n'est pas une perte, il y a toujours concurrence pour le remplacer ; et la salarie, cette hérédité parasitaire d'opulence et de misère, de jouissance et de douleurs, qui constitue les éléments de notre société.

La transmission héréditaire du sol et des capitaux place les citoyens sous le joug des propriétaires. Ils n'ont d'autre liberté que celle de choisir leur maître : « les riches font travailler les pauvres ». A peu près, en effet, comme les planteurs font travailler les nègres ; il y a seulement un peu plus d'indifférence pour la vie humaine, car l'ouvrier n'est pas un capital à ménager comme l'esclave. Sa mort n'est pas une perte, il y a toujours concurrence pour le remplacer ; et la salarie, cette hérédité parasitaire d'opulence et de misère, de jouissance et de douleurs, qui constitue les éléments de notre société.

Blanqui, transi, à bout de forces, les membres inférieurs entièrement

sonnant sur la diminution probable de l'importance de la tranchée dans la prochaine guerre, l'on en concluait à l'effondrement du militarisme.

L'organisation à l'aide de laquelle le prolétariat peut non seulement renverser l'ancien régime mais se substituer à lui, ce sont les soviets. Ce qui plus tard devint un fait d'expérience historique n'était jusqu'à l'insurrection d'Octobre, qu'un pronostic théorique, s'appuyant sur l'évolution de la technique générale et de la technique militaire. La tactique insurrectionnelle du blanquisme répondait au caractère du vieux Paris, d'un prolétariat à demi composé d'artisans, aux rues étroites et au système militaire de Louis-Philippe. En principe, l'erreur du blanquisme consistait à identifier la révolution avec l'insurrection. L'erreur technique du blanquisme consistait à identifier l'insurrection avec la barricade. La critique marxiste fut dirigée contre les deux erreurs. Estimant, d'accord avec le blanquisme, que l'insurrection est un art, Engels découvrait non seulement la place secondaire de l'insurrection dans la révolution, mais le rôle déclinant de la barricade dans l'insurrection. La critique d'Engels n'avait rien de commun avec une renonciation aux méthodes révolutionnaires au profit du pur parlementarisme, comme essaieraient de le démontrer en leur temps les philistins de la social-démocratie allemande, avec le concours de la censure du Hohenzollern. Pour Engels, la question des barricades restait celle d'un des éléments techniques de l'insurrection. Or, les réformistes essaient, devant la négation de la valeur décisive de la barricade, d'en conclure à la négation de la violence révolutionnaire en général. C'est à peu près comme si, rai-

Une évasion manquée

Voici le récit d'une des nombreuses tentatives de la vie de Blanqui. Il est extrait du livre de Maurice Dommanget, Blanqui à Belle-Ile, édité par la Librairie du Travail.

Les brumes et les frimas d'automne passèrent, l'hiver couvrit d'angoisses les collines de Belle-Ile. Deux prisonniers mouraient en silence leur projet. Avec le souffle printanier s'annonçait la saison plus douce, la mer plus débonnaire. Le mois de mars verra-t-il la tentative ? Non, parce qu'en mars, comme en hiver, les fermetures des corridors et la ronde des gardiens dans les cellules ou de nuit en sentinelle, les saisis à 8 heures, un peu trop tôt. Pour bénéficier d'une heure grâce au changement de fermeture, il fallait attendre le mois d'avril. Ce mois fut choisi.

Justement, dans la nuit du 4 au 5, on pouvait compter sur l'obscurité grâce à la nouvelle lune. Le sort en était jeté : ce serait cette nuit-là.

Les deux prisonniers, au moment de la dernière promenade, confectionnent leurs sosses avec un traversin, des couvertures ficelées, un panier bourré de linge, la coiffure habituelle. Les lampes sont allumées. Au moyen d'un petit bâton, chaque mannequin est en posture accoutumée, le dos toujours tourné à la porte. Il ne bouge pas plus que le dévolu qu'il remplace.

Blanqui et Cazavan jettent un dernier regard pour s'assurer que l'œil le mieux exercé peut être trompé. Puis, maîtrisant leur émotion, ils sortent paisiblement, pour effectuer la promenade du soir. Ils se mêlent aux camarades, font leur parcours habituel, comme si de rien n'était.

La première rentrée à lieu vers la nuit tombante et consiste en un traitement du grand préau dans la cour du quartier. Vingt minutes environ avant cette rentrée, Blanqui, dissimulant l'une des cordes en paquet, sous sa capote bien boutonnée, se dirige d'un air indifférent vers le cimetière enclavé dans la muraille entre le grand préau herbu et le jardin.

Cette citerne a été repérée comme abri éventuel. Un toit conique en ardoises la surmonte. Elle est fermée d'un mur qui perce une ouverture en forme de fenêtre donnant accès à l'intérieur. Elle a quatre mètres de diamètre au moins et plus de dix mètres de profondeur. A sec en été, elle déborde par les mauvais temps. Son eau, remontée à l'ordinaire par une poulie, sert au nettoyage des tinettes et à l'arrosage du jardin.

Au moment où le gardien se lève pendant sa faction de long en large, Blanqui fixe le crochet de sa corde à la solive d'un poutre, la poulie, sert au nettoyage des tinettes et à l'arrosage du jardin.

Blanqui et Cazavan jettent un dernier regard pour s'assurer que l'œil le mieux exercé peut être trompé. Puis, maîtrisant leur émotion, ils sortent paisiblement, pour effectuer la promenade du soir. Ils se mêlent aux camarades, font leur parcours habituel, comme si de rien n'était.

Blanqui et Cazavan jettent un dernier regard pour s'assurer que l'œil le mieux exercé peut être trompé. Puis, maîtrisant leur émotion, ils sortent paisiblement, pour effectuer la promenade du soir. Ils se mêlent aux camarades, font leur parcours habituel, comme si de rien n'était.

Blanqui et Cazavan jettent un dernier regard pour s'assurer que l'œil le mieux exercé peut être trompé. Puis, maîtrisant leur émotion, ils sortent paisiblement, pour effectuer la promenade du soir. Ils se mêlent aux camarades, font leur parcours habituel, comme si de rien n'était.

Blanqui et Cazavan jettent un dernier regard pour s'assurer que l'œil le mieux exercé peut être trompé. Puis, maîtrisant leur émotion, ils sortent paisiblement, pour effectuer la promenade du soir. Ils se mêlent aux camarades, font leur parcours habituel, comme si de rien n'était.

Blanqui et Cazavan jettent un dernier regard pour s'assurer que l'œil le mieux exercé peut être trompé. Puis, maîtrisant leur émotion, ils sortent paisiblement, pour effectuer la promenade du soir. Ils se mêlent aux camarades, font leur parcours habituel, comme si de rien n'était.

Blanqui et Cazavan jettent un dernier regard pour s'assurer que l'œil le mieux exercé peut être trompé. Puis, maîtrisant leur émotion, ils sortent paisiblement, pour effectuer la promenade du soir. Ils se mêlent aux camarades, font leur parcours habituel, comme si de rien n'était.

perclus, les mains raidies de froid et crispées convulsivement à la corde, se débat dans le vide. Moment critique, car la mort est là, sous ses pieds, et il lui faut lutter en désespéré contre la défaillance qui tend ses doigts, brisa sa poitrine et verra ses yeux d'un usage de sang. L'angoisse vous saisit quand on évoque cette ascension périlleuse, ce drame terrible dans le gouffre et dans la nuit noire, avec par surcroît, à quelques mètres, un factionnaire qui peut donner l'alarme au moindre bruit.

Enfin, comme par miracle, Blanqui parvient à la hauteur de l'ouverture. Il se cramponne, se hisse et demeure anéanti, couché sur le ventre, en travers de la margelle, tête d'un bout, jambes de l'autre, à moitié évanoui. Il reste ainsi quelques minutes. Cependant l'air frais lui fait du bien. Peu à peu, sa respiration redevient normale, ses muscles retrouvent leur élasticité ; il peut tenir debout.

C'est maintenant au tour de Cazavan. Nouvelles péripiéties. Nouvelles angoisses. Quand Cazavan est à portée, Blanqui le happe au collet et l'aide à sortir du gouffre.

Les voilà tous deux au grand air. Il faut à présent chercher son chemin dans l'obscurité, par un brouillard intense en échoquant le bruit des pas. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré en gymnastique. Les deux compagnons travaillent ensuite en concert. L'obstacle est franchi. Comment faire ? Les souliers gonflés d'eau cliquent. Blanqui et Cazavan, de leurs doigts gourds, recouvrent les soiffiers « co chaussons ». Ils s'aperçoivent ensuite que les cordages sont détachés par l'humidité. Il leur faut les débrouiller à tâtons. Une demi-heure qui semble interminable se passe à cette double besogne. Ils sont prêts : en avant ! Un premier obstacle qui touche à la citerne se présente. C'est une palissade haute de deux mètres cinquante environ. Elle est escaladée non sans quelque tapage de Cazavan qui ferré

